

De la famille ou parmi les amies,
autant de femmes qui ont partagé les enquêtes
de notre détective. En conjuguant leurs talents
d'observatrices et leur présence à mes côtés,
elles ont contribué à rendre ces enquêtes moins difficiles.
Je leur adresse mes remerciements les plus chaleureux.

Je leur dédie le succès de Théo Tancer.

La mort avait été immédiate. Ce n'était pas beau à voir. Le jeune garçon qui avait découvert le cadavre était sous calmants depuis trois jours. Il était prostré dans un état second. La police n'était pas en mesure de l'interroger. Le trépassé avait été dépouillé de tout objet, exceptés ses vêtements et une petite croix qui avait été oubliée. Elle était fixée au revers de sa veste.

L'homme assassiné n'avait pas plus de trente-cinq ans. Le coup porté à l'arrière de la tête, juste au-dessus de la nuque, lui avait été fatal, un trou béant laissa le sang s'échapper. L'expression d'une atroce douleur resta figée déformant le visage d'une façon peu commune.

Il faisait toujours mauvais temps et aujourd'hui, cela battait tous les records. Dans son bureau, Richard avait froid, mais froid jusque dans les os. Il en avait marre. Il avait vidé, depuis plus d'une heure, le Thermos de café noir que le planton avait eu la gentillesse de lui préparer. Il avait trop fumé.

Il regarda la pendule qui devait avoir cent sept ans. Elle marquait 3h18 du matin. Il attrapa le nouveau blouson qu'il avait choisi avec soin, tout en criant pour se convaincre : « Allez, ça suffit ! Je m'en vais. » Ses yeux étaient cernés, son teint était couleur jaune gris indéfinissable, il avait bien changé !

Un mois après les faits, il en était toujours à espérer un hypothétique indice, seulement c'était le néant : le dossier restait dramatiquement vide. Le corps était toujours à la morgue, personne ne l'avait réclamé. L'autopsie ne révélait aucune trace spécifique pour permettre l'identification. La déposition du jeune garçon, qui avait été finalement entendu, n'apportait pas d'élément significatif. C'était l'un des premiers dossiers que Richard réglait seul. Cela ne figurait pas dans ses fonctions.

Depuis son arrivée dans les services de la police scientifique, il avait estimé que le travail sur le terrain devait mettre en évidence un faisceau d'émotions dont il avait besoin. C'était pour appréhender l'aspect instinctif des enquêtes, qui, par nature s'opposait à ses théories, pour lesquelles d'ailleurs, il avait été sollicité. Paradoxe ou nouvelle expérience, il se posait la question !

À cinquante-cinq ans bien sonnés, il subissait les tourments d'une transformation inexorable de sa vie : un divorce douloureux, suivi d'un déménagement, un développement inattendu

mais captivant de sa carrière. À ces changements s'ajoutait une quantité de complications et une épreuve, celle de sa nouvelle solitude !

Il avait vécu en Norvège trop longtemps. À présent, il se retrouvait chez lui en France. Son poste l'occupait tout entier. Richard était blême de fatigue. Ces derniers temps, il avait maigri. Il mangeait mal. Souvent, le soir, il s'arrêtait devant le kebab situé rue Boutillon, celui-ci était ouvert toute la nuit. Il achetait une brochette d'agneau, il buvait de la bière. Le reste du temps, il remplissait le réfrigérateur lorsqu'il avait la garde de ses enfants !

Moi, je n'allais pas bien ! Je faisais face à une étrange sensation. Je me demandais si c'était ceci, la dépression. Ma mélancolie devenait palpable et montrait de façon évidente l'inutilité d'une quantité de choses qui formaient ma vie. Ce n'était pas bon ! Je venais de changer ma plaque professionnelle ; de lire chaque fois que je rentrais chez moi : *Théo Tancer, Détective privée*, ainsi gravé me heurtait. Il manquait quelque chose !

Le bureau de l'inspecteur Gueguan se situait au quatrième étage du quai des orfèvres et c'est lui qui m'avait parlé de Richard Sonntag pour la première fois ! J'appelais souvent Gueguan pour mes enquêtes, enfin presque toujours ! Il m'avait dit laconique : « Théo, bientôt vous n'aurez plus besoin de moi. Vous pourrez vous adresser à la brigade scientifique. Ils ont recruté un cerveau. Mais rassurez-vous si vous m'appellez, je serai là pour vous. » Puis, la conversation avait roulé sur les dossiers en cours.

L'après-midi commençait à peine. De ma fenêtre, je voyais monter le soleil haut dans le ciel que des étendues bleues et les nuages formaient. Le soleil imposait ses rayons avec ténacité, nous étions au printemps. La sonnerie du téléphone résonna trois fois, mon répondeur se mit en marche. La voix chaleureuse de mon amie Jenny demandait de mes nouvelles. Elle cria : « Si vous êtes là, Théo, répondez ! Je suis sûre que vous êtes là ! Répondez, j'attends... » J'étais là, seulement, je ne voulais pas bouger. Je décelais dans sa voix une intonation de grande lassitude : il faut dire qu'elle avait déjà laissé quatre messages.

Alors, sans enthousiasme, je me levai et décrochai le combiné. Elle insista pour que nous passions un moment ensemble. Après lui avoir promis de la rappeler à ce sujet, je reposai l'appareil, vannée !

Elle n'avait rien à voir avec l'état de surmenage qui me guettait. Après notre conversation, je retournai m'affaler dans mon fauteuil. En allongeant paresseusement le bras, j'atteignis le paquet de lettres qui devenait volumineux. J'entrepris de décrocher le courrier que Mme Gendron, la femme de ménage, avait déposé sur mon bureau. Je sortais d'une affaire qui m'avait affligée. Une enveloppe accrocha immédiatement mon

regard : *Théo Tancer, Détective Privée, lettre urgente et confidentielle*. L'écriture m'interpella.

Nonchalamment, je reposai cette enveloppe. Je décidai de ne l'ouvrir que ce soir. Si le contenu de ce courrier était important, je devais en prendre connaissance dans les meilleures conditions. Ces derniers temps, l'énergie que j'apportais aux nouveaux dossiers me fuyait quelque peu. Depuis un certain temps, j'avais fait équipe jour et nuit avec les policiers en charge du canton de La Roque-Gageac, basés à Périgueux. Menant mon enquête à leurs côtés sur l'un des drames les plus pénibles qu'il me fût donné d'élucider, je n'avais pas envie d'en voir davantage. La nature humaine me décourageait !

C'était un dossier sordide : il s'agissait du meurtre d'un garçon de dix ans victime d'un chantage. Cela concernait son père, qui faisait figure de grand magnat du monde des affaires, et des ravisseurs prêts à tout, sans peur et sans vergogne. Le père incarnait une famille de fabricants d'articles de voyage. Il était à la tête d'une fortune. Les kidnappeurs réclamèrent une rançon démesurée.

En dépit des conseils très habiles de la police, la rançon fut versée par la famille. Malgré cela, les criminels liquidèrent le jeune homme comme une vulgaire marchandise. C'était horrible. Pour ce dossier, on avait sollicité mes services d'enquêtrice.

Ainsi, je travaillais avec deux fonctionnaires de police qui, cela en étroite collaboration avec la "scientifique" subissaient le mouvement lancinant du pendule d'un magnétiseur que la famille nous avait imposé. Toute l'équipe planchait. Nous avons examiné plusieurs centaines de dossiers concernant des affaires similaires. Ils ne perdaient rien pour attendre ces ravisseurs assassins, le temps, hélas, jouait en leur faveur !

Simultanément et sans aucun lien apparent, une famille vivant dans la banlieue de Lyon, avait porté plainte pour cambriolage. On m'avait transmis ces éléments, j'engageai aussitôt mon enquête. Entre autres choses, une lettre de dénonciation dans les règles figurait au dossier. Elle dévoilait des faits gardés secrets, elle concernait un enfant mineur. Accordant une foi relative à ce courrier, je vérifiai cependant chaque information, mes investigations s'avèrent fructueuses. On avait besoin d'indics, cela n'était pas superflu. Pourtant, le dossier figurait

dans la pile de ceux qui sont classés sans suite, et attendaient d'être archivés. Il n'empêche que j'avais retrouvé du matériel provenant du lieu de détention du jeune garçon assassiné camouflé dans le garage de ces lyonnais. Or, ces mêmes personnes avaient porté plainte. On avait cambriolé une partie du produit de leurs propres larcins. Les liens supposés entre le vol et l'enlèvement étaient ténus, mais la logique imposait le rapprochement.

Pour ce dossier, c'est moi qui avais appelé le commissaire et relaté les faits. Après cela, neuf jours de travail sans relâche nous avaient accaparés. La cellule de crise composée d'un commissaire, d'un lieutenant, de deux auxiliaires de police et moi-même avions serré la clique, du grand chef à l'incapable de service.

Après l'interpellation du gang, tout ce beau monde avait été ramené au commissariat. Durant la garde-à-vue des suspects, Richard Sonntag, travaillant depuis peu chez les experts de la police scientifique à Lyon, m'avait invitée à suivre les interrogatoires.

C'est précisément là que je l'ai rencontré. Durant ces épreuves de questionnement, j'avais puisé mes forces, je ne sais où pour pouvoir faire front à ces hommes au regard vide. Ils devaient être des hommes de main, des sous-fifres qui agissaient pour d'autres. Cela sentait le règlement de comptes à plein nez. L'adolescent n'y était pour rien. Décidément, dans cette affaire criminelle, rien ne cadrait.

Nous avons passé de longues heures en palabres, tantôt menaçants, tantôt compréhensifs, afin d'en tirer quelque chose. Nous espérions des aveux ! Hélas, tous ces efforts demeuraient vains ! Ce fut long, pénible, je n'eus même pas la satisfaction du devoir accompli !

J'étais exténuée ; une profonde fatigue s'emparait de moi !

À ce moment, je décidai solennellement de m'octroyer quelque temps de répit. Après de longs et difficiles interrogatoires, je ne partageais pas l'envie des inspecteurs de se défouler, ils contenaient souvent leur colère. Je comprenais leur hargne devant tant de cruautés. Ces policiers-là possédaient une bonne dose de sang-froid. À chacune de leur réunion, la brigade au grand complet entendait les mots magiques : maîtrise, patience, ténacité !

Il était juste 17 heures. Ma journée n'avait pas été satisfaisante. Je fis un effort pour rappeler mon amie Jenny. Après une longue conversation, elle me fit la promesse d'une visite :

— Oui, je le promets Théo, je viendrai, mais je pose une condition d'abord...

— Quelle condition ?

— Vous m'accordez une petite interview... et répondez à toutes mes questions !

— Vous êtes une curieuse incorrigible. Néanmoins, si cela doit vous faire plaisir..., cependant, notez bien ceci, je n'ai pas de révélations sensationnelles !

Puis, sans prolonger son bavardage, Jenny avait raccroché.